Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 31 (2001)
Heft: 10

Artikel: Jean-Luc Bideau : je rêvais d'être médecin!
Autor: Probst, Jean-Robert / Bideau, Jean-Luc
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-828462

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Jean-Luc Bideau

Je rêvais d'être médecin !

Acteur fétiche du cinéma suisse, Jean-Luc Bideau est une sorte de caméléon du spectacle. Tour à tour farfelu, fanfaron ou tragédien, il est capable d'interpréter un rôle classique au théâtre et le redoutable professeur Strauss de la série télévisée «H». Insaisissable au propre comme au figuré, il nous a pourtant accordé un rendez-vous.

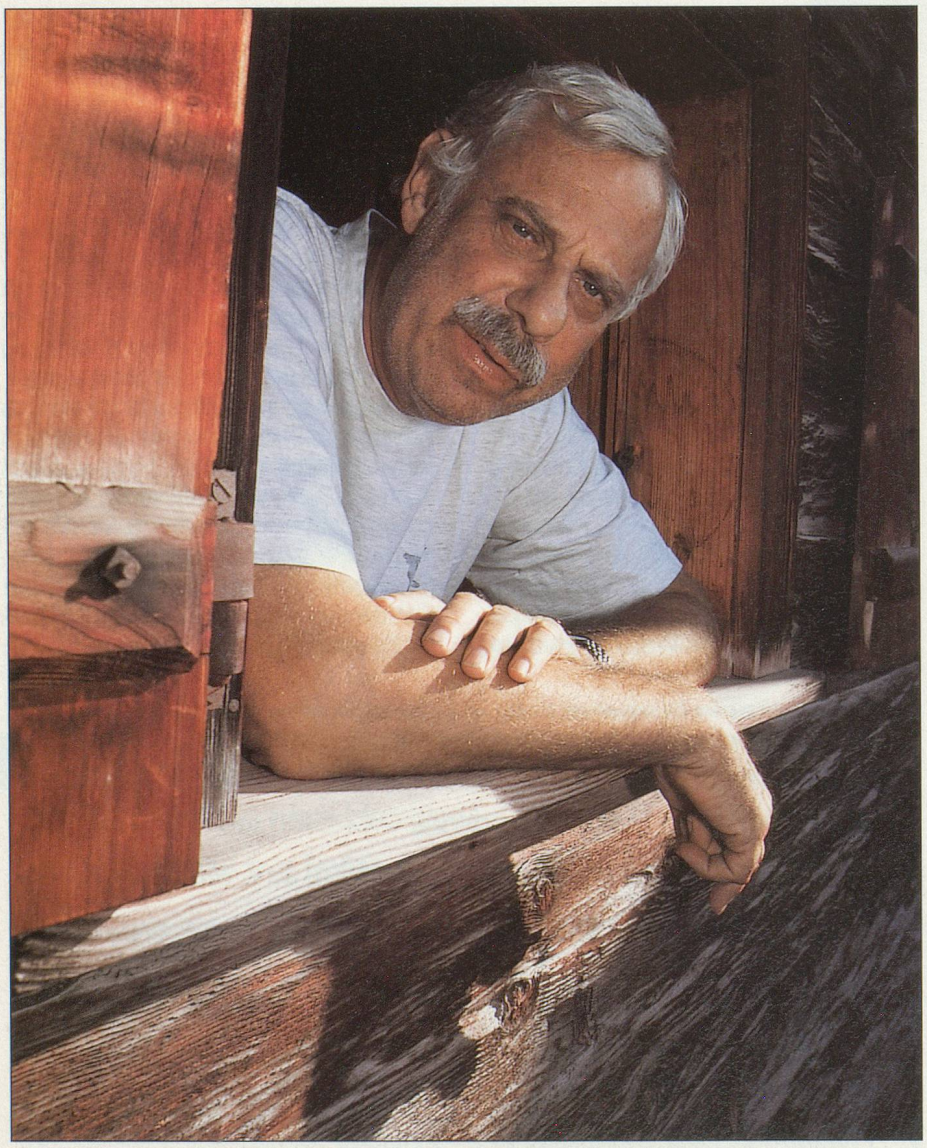

Photo Jean-Claude Curchod

Un moment de détente entre deux films

Lancé dans la vie à cent à l'heure, Jean-Luc Bideau partage son temps entre les plateaux parisiens, son domicile de Bernex et – plus rarement – le vieux chalet familial de Vercorin. C'est dans la charmante station valaisanne qu'il nous a reçus, en tenue décontractée, moustaches au vent et barbe naissante de vacancier heureux.

Dans les ruelles de la station, il répond par un sourire aux indigènes et aux touristes. «Une petite photo, monsieur Bideau?» Il prend la pause, esquisse une grimace et lance une réplique amusante. Constamment en représentation, l'acteur a pourtant su rester modeste et accessible. Cette brave dame qui le salue est une admiratrice qu'il respecte. Ce joueur de cartes exubérant est peut-être un futur partenaire. La petite parcelle de gloire qui l'entoure ne lui a pas tourné la tête. Il connaît trop bien le goût de la vache enragée...

«A 18 ans, j'ai décidé de monter à Paris!»

– Etiez-vous déjà l'acteur extravagant que l'on connaît aujourd'hui durant vos jeunes années?

– En fait, mon enfance d'écolier s'est très mal passée. J'étais très bon jusqu'en troisième. Puis, mon père a divorcé et je voyais très peu ma mère. Quand il s'est remarié avec une hystérique Allemande, ça a été la fin des belles années. A 9 ou 10 ans, pour combler le désastre des notes, je faisais le con à l'école. J'ai tout de même réussi à décrocher mon diplôme de commerce, avec l'aide de mes profs. A 18 ans, on a décidé, avec mon copain Jean-Marc Stehlé, de partir pour Paris.

– Qu'avez-vous fait en arrivant dans cette ville?

Jean-Luc Bideau et sa femme Marcela, devant leur chalet de Vercorin

Photo Jean-Claude Curchod

– Je me suis présenté au concours d'entrée du Conservatoire. Nous étions huit cents et on m'a accepté.

– Avant de partir pour Paris, est-ce que vous aviez déjà fait du théâtre à Genève?

– Oui, en amateur. Une première fois, à l'âge de 16 ans, avec l'Echo de Vernier, et une autre fois, j'ai joué «Les Mouches», de Sartre, au Théâtre de l'Ecole internationale.

– Comment avez-vous vécu ces années de bohème à Paris?

– Avec mon ami Stehlé, qui étudiait au Louvre, on vivait dans un grenier de la rue de Rivoli. Il y avait huit étages à monter et pas d'ascenseur. Nous n'avions pas d'argent et on se partageait de petits morceaux de fromage... quand il en restait.

– Après les trois années de Conservatoire, de quelle manière a débuté votre carrière d'acteur? Avez-vous des souvenirs marquants?

– Le temps des vaches maigres a duré jusqu'à l'âge de 30 ans. Mais il y a tout de même eu un ou deux grands moments dans ma vie. J'ai notamment joué «La Sonate des Spectres», de Strindberg, avec Tania Balachova – il fallait le faire – et Gregory Schmara, un comédien qui avait connu Stanislavski. La grande actrice Maria Casarès est venue me voir un soir. Elle a bien aimé mon personnage et m'a invité à boire un thé. Je suis allé la voir rue de Vaugirard. J'ai été reçu par une servante, on a bu un thé, ça a duré 20 minutes, elle ne m'a pas dit trois mots, je n'ai jamais compris pourquoi elle m'avait invité.

«J'avais trente ans et pas de travail...»

– En 1966, vous avez joué dans «Le Voleur», de Louis Malle. C'était votre première apparition au cinéma?

– Non, je crois que j'ai décroché mon tout premier rôle dans un film de Gilles Grangier, avec Bernard Blier. Je jouais un Suisse qui arrivait dans un lupanar à Paris, avec l'accent genevois.

– Après ces petits rôles, le public vous a découvert dans les films suisses. Comment s'est effectuée la transition?

– J'avais trente ans et pas de travail. Un jour, ma femme a décidé de rentrer à Genève. Elle m'a encouragé à aller voir le cinéaste Michel Soutter. J'ai horreur d'aller quémander, parce que cela ne marche jamais, mais j'y suis allé quand même. J'étais tellement tendu et à côté de mes pompes que Soutter a été emballé. On a tourné «James ou pas», où j'imite Pottier sur le terrain de football des Charmilles...

– Ce film a donc marqué le véritable début de votre carrière?

– Oui. Après ce film, j'ai eu la chance extraordinaire de tourner avec Tanner, Soutter et Goretta, notamment «L'Invitation». Grâce à

Photo Alain Gavillet/Diapress

Dans les années 70, il jouait aux Indiens avec ses enfants

ces films, j'ai pu retourner à Paris, où j'ai enfin trouvé du travail.

– Ce sont donc les films du cinéma suisse qui vous ont propulsé à Paris?

– Oui, je n'ai pas eu de premiers rôles, mais ça a tout de même été une belle revanche sur tous ces mecs qui se foutaient de ma gueule au Conservatoire.

– Le film «Et la tendresse... bordel!» vous a ensuite valu une reconnaissance internationale?

– «La Tendresse» est venu dix ans plus tard. Il a été un succès énorme pour le public, mais ça ne m'a rien rapporté.

– Vous avez tout de même tourné avec le réalisateur William Friedkin dans «Le Convoi de la Peur». Etait-ce votre unique expérience avec les Américains?

– Ce film, un remake du «Salaire de la Peur», de Georges Clouzot, était très mauvais... Depuis, j'ai tourné un très beau film, qui a eu un très grand succès au Canada et aux Etats-Unis. Cela s'appelle «Le Violon rouge», mais il n'a pas été distribué en Suisse...

«Je n'ai pas apprécié la Comédie française!»

– Quel est le réalisateur que vous avez le plus apprécié au cours de votre carrière cinématographique?

– Je crois que ce sont les films que j'ai tourné avec Michel Soutter, parce qu'il me laissait la liberté de l'improvisation. J'ai aussi un souvenir extraordinaire de «L'Invitation», de Claude Goretta, où je me laissais complètement aller dans le rôle du petit bourgeois ridicule. Ce sont les films suisses qui m'ont apporté le plus grand plaisir.

– Il y a un soupçon de regrets dans votre voix...

– Oui, il y a une part de regrets, parce que j'aurais tellement souhaité que cette industrie suisse continue.

– Des producteurs suisses existent pourtant aujourd'hui.

– J'ai moi-même une maison de production, qui s'appelle Goldenkouy. J'ai déjà produit un film avec Simon Edelstein, où je joue le rôle principal, et je vais produire des pièces de théâtre, comme «Patate», de Marcel Achard.

– Mis à part le cinéma, vous avez encore une très grande activité théâtrale. Vous étiez même le premier sociétaire suisse à la Comédie française. Comment avez-vous pu entrer dans cette prestigieuse maison?

– Antoine Vitez, qui est un personnage que je respecte, m'a engagé comme pensionnaire lorsqu'il a été nommé directeur de la Comédie française. Très vite, il a voulu que je passe sociétaire. J'ai été élu par 15 voix contre 14 et, depuis ce moment-là, j'étais coincé contractuellement...

– Qu'est-ce que ça vous a apporté, pour votre carrière et sur le plan personnel?

– A vrai dire, ça ne m'a pas tellement plu! On joue en alternance, on perd sa personnalité. Les statuts, qui datent de Napoléon, sont très rigides. Des acteurs vous jugent à la fin de l'année. Tout ça fait qu'il y a un drôle de climat dans cette maison.

– Vous y êtes tout de même resté dix ans?

– J'étais obligé, c'était la durée de mon contrat. Mais souvent je refusais de jouer, parce que cela me déplaisait. Il faudrait une certaine alternance, et ce n'est pas le cas. Donc, cela engendre une sorte de dissension, de jalousie.

– Vous y êtes-vous ennuyé?

– Non, mais je me suis irrité, je me suis engueulé avec des acteurs, je n'étais pas à l'aise dans cette affaire.

MES PRÉFÉRENCES

Une couleur	Le rouge
Une fleur	La pivoine
Une odeur	La pluie qui tombe sur le trottoir
Un écrivain	Balzac, il est complet
Un peintre	Cuno Amiet
Un musicien	Bach, c'est génial!
Une recette	Pommes de terre sautées et fromage fondu
Un pays	La France, pour sa diversité
Un film	«Boudu sauvé des Eaux»
Un réalisateur	Jean Renoir
Une qualité humaine	La générosité
Un animal	Le cocker
Une gourmandise	Les amaretti

– Vous avez tout de même pu y découvrir et y jouer des pièces classiques?
– J'ai joué deux très beaux rôles, Almaviva, dans le «Mariage de Figaro», de Beaumarchais, et Argan, dans le «Malade imaginaire», de Molière. Donc je ne me plains pas de ce côté-là.

«La politique suisse m'intéresse beaucoup!»

– Vous sentez-vous Parisien ou Genevois?
– Je me sens bien à la gare Cornavin et à la gare de Lyon. Ce sont deux endroits géniaux, hors du temps. On y rencontre des tas de gens. Quand je pars de Paris, je n'ai qu'une envie, c'est de retrouver Genève et réciproquement.
– Vous arrive-t-il de suivre la politique suisse?
– Complètement. Les affaires qui secouent le monde politique suisse m'intéressent beaucoup. Comme disait le conseiller national écologiste Patrice Mugny, les trois-quarts des conseillers nationaux seraient en prison s'ils habitaient la France, parce qu'ils font partie de conseils d'administration et influencent la politique de notre pays.
– Si vous étiez président de la Confédération, que changeriez-vous?
– Il est impossible de changer quoi que ce soit, puisque le président fait partie d'un groupe consensuel, mais j'essaierais de faire quelque chose...
– Est-ce qu'à votre avis la Suisse doit entrer dans l'Europe?
– Elle le devrait au plus vite, parce qu'il faut aller de l'avant et ne pas toujours regarder derrière soi. Il ne faut pas oublier qu'en 1815, on n'était rien du tout. On a inventé le Grütli en 1818, on en a fait une fête nationale. Puis il y a eu le tourisme, puis les banques et la joaillerie. Il faut très vite entrer dans l'Europe. On ne peut pas rester sur nos positions, il faut oublier Blocher...
– Vous avez une vie de famille très équilibrée: 32 ans de mariage, deux enfants, pas d'histoires, c'est rare dans votre métier. A quoi attribuez-vous cet équilibre?
– Ma femme s'est énormément sacrifiée pour élever les enfants. On est unis grâce à cela. Je lui suis reconnaissant. Et puis, dans les instants difficiles, nos enfants nous ont toujours dit: vous n'allez pas faire la connerie de vous quitter. Nos mômes ont été une aide énorme pour notre ménage.
– Quel âge ont-ils aujourd'hui?
– Mon fils a 32 ans et il est diplomate. Ma fille a 28 ans et elle est médecin. Elle vient d'avoir un enfant avec un Sénégalais superbe. J'ai une petite fille métissée, très belle.
– Alors, vous êtes un tout jeune grand-père...
– Ouais ouais, c'est ça...
– Il faudra songer à vous abonner à *Générations*...
– Euh, oui, il faudra qu'on s'abonne!
– Avez-vous des projets dans un proche avenir?
– Oui, il y a en a beaucoup. Je vais tourner un film où je jouerai le professeur de Watteville, le fameux gynécologue suisse; après je vais faire une lecture de deux auteurs que j'adore, Ludwig Hohl et Nicolas Bouvier. Et puis je vais jouer «Patate», de Marcel Achard et puis «Stratégie pour deux jambons», pièce cochonne.
– Quel est le rôle dont vous rêvez aujourd'hui?
– J'avais envie de jouer le roi Lear, c'est fait! J'aimerais encore jouer Falstaff, dans «Les Joyeuses Commères de Windsor», et après je jouerais bien «Titus», de Bérénice.
– Etes-vous plutôt cigale ou fourmi?
– Je deviens un peu fourmi, mais j'ai été assez cigale. Ma femme est totalement fourmi, donc l'équilibre se fait.
– Hors le théâtre et le cinéma, quelles sont vos passions?
– J'aime bien voir des films, j'aime lire et observer les gens avec leurs chiens. J'adore aussi regarder, par ma fenêtre, la vie du chemin de Saule, à Bernex. J'aurais bien aimé faire du planeur, mais ma femme veut que je freine un peu mes activités. En fait, chaque fois que je désire développer une passion, ma femme me dit: non, la passion c'est moi, on se voit si peu, etc. J'arrive à 60 ans et, à part mon boulot, je n'ai pas tellement de temps. Mon métier m'absorbe complètement.
– Vous n'auriez pas pu exercer un autre métier?
– Mon rêve, c'était de devenir médecin. Avec une mère à la maison, ça aurait pu se faire... C'est parce que j'avais une vie de famille un peu déséquilibrée que je me suis mis à faire l'artiste.
– A la soixantaine, comment vous sentez-vous?
– J'ai une prostate qu'il faut vérifier, j'ai une fibrillation auriculaire qui m'oblige à prendre des médicaments qui diluent le sang pour éviter la thrombose, j'ai un ménisque qu'on a un peu raboté, sinon tout va bien... Heureusement, j'ai un très bon cardiologue...

Interview: Jean-Robert Probst

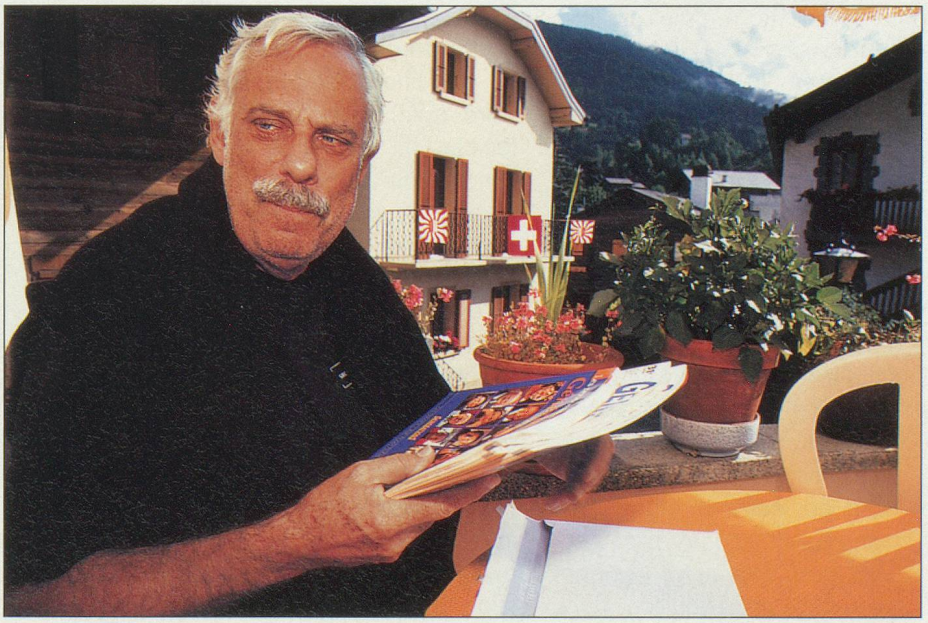

Photo Jean-Claude Curchod

A la terrasse du café de la Poste, son stamm valaisan